

Vers une éthique de la réception

Responsabilité du lecteur, responsabilité de l'écrivain

Mireille Snoeckx

GreX2, Antenne Suisse explicitation

Avertissement : Lecteur, lectrice, pour redire vos droits selon Daniel Pennac¹⁵, vous avez droit de ne pas lire l'article, d'en lire seulement des passages, ou la conclusion, de papillonner au gré de votre intérêt ou de votre fantaisie, c'est à dire que c'est votre choix si ce texte sera lu ou pas. C'est à vous de décider, d'entrer dans le consentement du lire. J'ose le mot : c'est votre responsabilité de lire ou de ne pas lire.

Ce texte surgit en moi suite au séminaire de novembre 2014, quand pour la énième fois, l'accueil des articles, à composante protocole de recherche notamment, pose des problèmes d'accès et de compréhension pour des lecteurs et lectrices.

Je souhaite partager avec vous cette question essentielle pour moi de la lecture pour comprendre le monde, les autres, la vie, une forme de prolongement de mon précédent article « Lire en formation de base à l'explicitation »¹⁶. Je vous propose un cheminement qui se décline à partir de mon expérience de lectrice et de quelques théories autour de l'acte de lecture. En quelque sorte, je m'engage en tentant de présenter mes pensées, mes idées. J'entre dans l'acceptation d'une responsabilité d'écrire avec toutes les problématiques que cela entraîne.

Les débats qui ont agité un moment l'espace du séminaire autour des effets produits d'un article, sur les lecteurs potentiels, de la responsabilité de l'écrivain à présenter le plus possible un texte accessible, ces débats dépassent pour moi le cadre de notre cercle associatif, car ils sont au cœur de toute construction de connaissances et de tout partage dans une communauté. Comme ces débats reviennent régulièrement comme les hirondelles au printemps, que des propositions quelquefois sont avancées, comme celles de *normaliser* le format des articles en référence au monde universitaire, je voudrais présenter et développer mon point de vue sur cette question brûlante de la lecture, de l'écriture, sur la réception des textes.

Lorsque vous publiez dans *Explicititer*, il y a un lectorat potentiel de l'ordre du virtuel et, au moment où vous écrivez un texte, *la question de l'adressage*, c'est à dire du public, oriente en quelque sorte peu ou prou votre façon de présenter votre propos. Lorsque nous avons exploré la manière dont nous nous y prenons pour produire un récit lors de nos recherches à St Eble¹⁷, il apparaît que le Je qui raconte « *se trouve dans une situation dans laquelle il maîtrise le discours, qu'il effectue un contrôle social plus ou moins vigilant sur ses auditeurs, sur leur intérêt, leur capacité d'écoute, ce qui le distancie, en quelque sorte de son vécu. Il connaît son histoire. Il la met en scène, notamment en ce qui concerne le déroulement, pour mieux capter le public.* ». Il en va sans doute de même avec le texte écrit au prix d'une première distorsion dans l'adressage, c'est que l'auteur du texte ne peut réguler le script en vérifiant régulièrement les effets puisque le corps de l'autre, les corps des autres, sont absents. Néanmoins, pour qu'il y ait lecture, il y a nécessité d'un texte, une « production » d'un écrivain et d'un lecteur qui s'engage dans la rencontre avec ce texte. Trois pôles, écrivain, texte, lecteur qui configurent la possibilité de l'acte de lire. Trois pôles plus ou moins mis en lumière selon les théories.

¹⁵ Pennac D. (1995), *Comme un roman, les droits imprescriptibles du lecteur*, Paris, Gallimard,

¹⁶ Snoeckx M., (2014) *Lire en formation de base à l'explicitation ?* *Explicititer* n° 103, 47-51

¹⁷ Snoeckx M., (2001) *Des récits et des hommes* in *Explicititer* n° 38, 16-22

Du côté du lecteur réel

« Peut-être, j'ai juste souhaité de laisser trace de ces deux aspects d'un même objet, le texte, et de la tentation qui nous guette tous de la facilité d'accès, comme si penser était de l'ordre du simple, de l'ordinaire, du partage. Comme du mouvement de l'obligation de tout lire, de tout comprendre tout de suite, en ayant l'air d'oublier qu'à tout acte, il y a une intention. Intention cachée, volontaire. Intention niée comme il y a des peurs, des représentations à tout acte. Ecrire et lire, dans notre société, sont sans doute des actes emblématiques. Et le groupe n'échappe pas aux fantômes ni aux injonctions. Comme celle de la volonté de clarté, du pouvoir de prendre l'autre par la main pour lui faire découvrir/comprendre/apprendre ce que j'ai décidé qu'il apprenne. C'est oublier la «capacité négatrice»¹⁸ chère à Christian Alin, cette capacité qui a toujours l'élégance de s'opposer, de détourner les choses proposées. Il y a toujours liberté de lire, de comprendre ou pas ou même d'essayer, surtout d'essayer d'accepter la rencontre. »¹⁹

Je voudrais revenir sur ce qui m'a agitée en ce séminaire de novembre et qui trouve trace dans mon carnet, ce sentiment qui émerge au cours des échanges et que je traduis en mon for intérieur comme une survalorisation du rôle du texte en tant que ce qui est clair s'énonce clairement et qu'un texte « bien écrit » se lit et se comprend aisément, que des normes d'écritures et de présentation régularisent les difficultés d'accès que certains lecteurs et lectrices éprouvent à la lecture des protocoles. De même, il me semble qu'une croyance aussi se dégage : il y a des lecteurs plus compétents que d'autres, comme s'il y avait un seuil à franchir pour être capable de tout lire avec une certaine facilité et qu'il est nécessaire de prendre le lecteur par la main pour le guider, lui faciliter la tâche. Une demande d'exigence par rapport à l'écrivain, et, il me semble, une certaine indulgence par rapport au lecteur. Or, mon expérience de formatrice s'inscrit dans une conceptualisation et une expérience de la lecture comme rencontre, comme une confrontation entre le monde du texte et de l'écrivain et le monde de la lectrice, comme une opportunité de s'ouvrir à de nouvelles dimensions, à de nouvelles connaissances. La rencontre avec le texte est toujours un mouvement, toujours un acte que le lecteur, la lectrice doit effectuer. En quelque sorte, lire c'est une appropriation, un travail. Le sens ne se révèle pas d'emblée. Il est à construire. Il y a comme de l'effervescence en arrière-plan de ce sentiment, des remous, trop de choses nouées, trop d'idées qui s'entrechoquent et qui viennent percuter mon expérience de lectrice qui lit n'importe quoi, même des gribouillis sur un papier ramassé sur un trottoir, même des textes dits difficiles auxquels elle ne comprend rien après plusieurs passages... et aussi même des textes qu'elle n'arrive pas à lire.

Elle.

Il y en a justement un dans *Expliciter* de ce jour-là. Elle l'a traversé sans le voir vraiment. Elle en a gardé un sentiment diffus de mal être, de quelque chose de bancal. Ça tient peut-être au fait que l'écrivain doit tenir à la fois sa place de formateur et se déplacer comme explicateur. Qu'elle a une impression de confusion, d'un guidage trop volontairement orienté vers le compte-rendu d'intervention écrit. Qu'il lui semble que la stagiaire avait fait le travail au préalable. Peut-être. Peut-être pas. C'est une présentation de dispositif. Ça devrait l'intéresser. Et pourtant elle n'arrive pas à y revenir, à s'arrêter sur un passage. Impossible de poser une question. Même si elle y jette quelques coups d'œil au cours des échanges pendant le séminaire. Qu'est-ce qui résiste ainsi à approcher le texte ? Elle accepte que quelque chose freine son entrée dans le texte, brouille sa compréhension, voire biaise éventuellement son accueil. Ce n'est que plus tard, après le temps du séminaire, parce que cette question de l'indulgence inconditionnelle accordée au lecteur la trouble profondément, surtout parce

¹⁸ Le concept a été créé par J. Ardoino et décliné en analyse de pratique par Christian Alin : « Cette capacité négatrice, ce pouvoir de l'esprit de dire non, caractéristique de l'homme est cette faculté que possède un sujet qui lui permet de résister à l'autre, aux autres et de déjouer les manipulations dont il se sent l'objet. »

¹⁹ Snoeckx M., Extrait Carnet du matin n°53, 22.11.2014, 84-85

cette indulgence devrait modéliser l'écriture du texte, qu'elle reprend ce qui fonde sa pratique de formatrice dans l'autorisation à lire : le lecteur vient toujours à la rencontre du texte avec une précompréhension et le texte rencontre toujours l'histoire du lecteur. Elle consent à revenir à cette impossibilité de lire cet article pour formuler ce qui la préoccupe. Elle laisse alors venir ce qui vient sans retourner à l'article. Impossible pour elle de se confronter au contenu du travail de la stagiaire. Impossible de prendre distance intellectuelle. Ce n'est d'ailleurs que lorsqu'elle reparle à nouveau du texte et que des larmes jaillissent à ce moment-là, qu'un rideau se déchire.

Sa mère a souffert de la maladie d'Alzheimer et terminé sa vie dans un établissement comme celui dans lequel Audrey apprend son métier. Elle-même avance en âge et cette maladie la guette potentiellement au coin d'un bois. Son rapport à la nourriture est délicat. Assiette trop pleine et l'appétit disparaît. Rien que d'envisager de se voir présenter tous les plats mixés pour que les aliments soient avalés et voilà le vomissement assuré... Rapport à la mère, rapport à la maladie, rapport à la nourriture, rapport à l'autre dans le soin interfèrent avec le rapport au texte qui cadre un dispositif avec un temps d'explicitation, un débriefing avec des observateurs... Aucune normalisation de présentation n'aurait pu déjouer ces obstacles. Au contraire, le texte tel qu'il s'est écrit a favorisé une prise de conscience, a permis une compréhension des enjeux qui traversent tout acte de lecture et a provoqué l'écriture du texte que vous êtes peut-être en train de lire...

Du côté des théories de la réception

« Depuis toujours, des auteurs se sont interrogés sur l'effet de l'œuvre littéraire et sur le rôle du lecteur »²⁰ et je vous fais grâce de l'énorme et passionnant champ historique qui balaie cette préoccupation en me focalisant sur des auteurs que j'avais déjà rencontrés comme Jauss, Ricoeur et même Bourdieu. J'en profite donc pour rafraîchir mes connaissances et les élargir d'un point de vue plus didactique puisqu'il me semble que l'enjeu de nos discussions pendant le séminaire résonnait d'une teneur de l'ordre d'une pragmatique liée à l'appropriation, l'appropriation d'une compréhension lecture.

Le mouvement de *l'esthétique de la réception* s'est surtout focalisé sur la réception des textes littéraires. Cependant, l'acte de lire, c'est à dire la rencontre texte/lecteur, me paraît le focus de convergence entre champ littéraire et champ scientifique, notamment parce que « la question de la réception devient l'un des thèmes de réflexion majeurs des phénoménologues et des existentialistes. » (Dufays, 2007, p.73) et que l'avènement des théories de la lecture se sont affranchies de la critique littéraire en tant que telle. Cet avènement est rendu possible sous la pression de « plusieurs révolutions : une évolution démographique et démocratique qui voit une explosion du public scolaire et provoque une diversification culturelle qui va de pair avec une diversification des manières de lire ; une révolution dans les sciences humaines où la notion de texte remplace celle d'œuvre et sert à désigner un objet qu'il s'agit de décrire à l'aide des grilles de lectures issues des nouvelles sciences contributives : sémiologie, psychocritique, lecture anthropologique, etc. ; une révolution des pratiques artistiques et littéraires, (...) l'œuvre d'art devient un objet que chacun est invité à s'approprier librement ; une révolution des pratiques de consommation culturelle fait de chaque individu un « acteur culturel censé co-construire lui-même son rapport à la culture (...). La liberté interprétative devient un droit, voire un devoir pour qui veut être de son temps. » (Dufay, 2007, opus cité, p.76).

Au fait, qu'est-ce qui se cache sous l'appellation *esthétique de la réception* ? L'esthétique, en tant que discours philosophique portant sur l'art, ses relations avec le vrai, le beau et le bien, c'est à dire sur sa finalité, puise ses racines chez Platon, se développe en discipline autonome et se renouvelle sous

²⁰ Dufays J-L, (2007) *Le pluriel des réceptions effectives*, Débats théoriques et enjeux didactiques, Recherches n°46, Littérature, 2001,7-1

l'impulsion des sciences humaines pour en dégager la ou les significations. L'œuvre littéraire n'échappe pas à ce discours philosophique, elle en est même un des phares de la réflexion et de l'analyse. Ces discours sur l'esthétique sur son versant critique littéraire se centrent prioritairement sur le couple auteur/œuvre. Et c'est Hans-Robert Jauss²¹ qui propose un changement de paradigme en mettant *le lecteur* au centre de la théorie littéraire. Il s'intéresse à la *réception*, c'est à dire à l'appréciation de l'œuvre par le public : « *L'esthétique ne renvoie pas seulement ici à la science du beau ou au vieux problème de l'essence de l'art, mais à la question longtemps négligée de l'expérience de l'art, c'est à dire la praxis esthétique (...) comme activité de production, de réception et de communication* » (H-R. Jauss). Il donne ainsi *un rôle actif au lecteur*.

Qu'est-ce que ce déplacement, ce changement de paradigme provoque dans mon activité de formatrice, de lectrice critique ? Qu'est-ce qui fait écho en moi et contribue à constituer ma posture dans ce débat autour de l'accessibilité des articles, de la responsabilité de l'écrivain, de la difficulté, voire de la souffrance du lecteur ?

En premier lieu, le focus sur *l'expérience de l'acte de lire*, sur les pratiques de lecture et sur la personne du lecteur. Ainsi, la lecture d'une œuvre nouvelle, d'un article, s'inscrit toujours sur le fonds de lectures antérieures, des règles et des codes utilisées habituellement, mais également du rapport subjectif au monde, un déjà-là que Hans-Robert Jauss nomme *horizon d'attente*²². Cet horizon d'attente est donc à la fois propre au monde du texte lui-même (l'utilisation de certains codes par l'écrivain, par exemple), en principe, attendu du lecteur, ce qui suppose une disposition d'esprit de la part du lecteur, la fusion ou la rencontre de deux horizons, celui du texte et celui du lecteur... avec une première distinction à effectuer entre *effets* et *réception*. L'écrivain peut utiliser des codes censés provoquer certains effets sur le lecteur, mais ces effets sont toujours modulés par les caractéristiques de chaque lecteur, de sa vision du monde, de ses connaissances, de sa disponibilité, de son consentement. Les théories de l'esthétique de la réception postulent ainsi toujours une *relation dynamique* entre le texte et le lecteur, une relation dans laquelle le lecteur tente d'interpréter le sens du texte.

La question se pose donc de la possibilité de rendre compte de l'acte de lecture vu l'infinité potentielle des usagers d'un texte. Est-il possible de théoriser le lecteur (Iser, Imbert Eco, Jouve) ? Vont donc se développer toute une gamme d'analyses et de réflexions sur la possibilité de cerner les figures possibles du lecteur... avec un florilège concernant les caractéristiques du lecteur à partir de références psychologiques, sociologiques et culturelles. Bien entendu, ces trois facteurs basiques peuvent varier à l'infini et l'hypothèse de la théorisation du lecteur s'avère impossible, mais pas *impensable*.

Si je reviens à l'acte de lire que j'attribue à la liberté et à la responsabilité du lecteur, de la lectrice et que je reste sur le postulat d'une analogie entre les types de lectures, lectures littéraires, lectures scientifiques même combat, je m'intéresse non seulement aux caractéristiques du public des lecteurs potentiels, non pas comme un état de fait immuable²³, mais comme *une dynamique en mouvement* qu'il est possible d'accompagner en leur redonnant leur pouvoir face au texte, les droits imprescriptibles selon Daniel Pennac certes, mais aussi en les invitant à se poser *comme acteur face au texte*. Comment je m'y prends pour recevoir le texte ? Qu'est-ce que c'est pour moi d'entrer dans un texte ? Je voudrais tranquillement redire que lire est un acte et que chaque lecteur, chaque lectrice s'engage ainsi dans une rencontre, que dans tout *acte*, dans toute rencontre, il y a nécessité d'un *consentement*, de *conditions de possibilités* pour la rencontre (temps à disposition, lieu, disponibilité aux thèmes, connaissances préalables, etc.) et d'un *travail de la pensée*. Quand je commence la lecture d'un article, qu'est-ce que je cherche à faire ? Quelle est mon intention ? Est-ce que j'éprouve de

²¹ Même s'il n'est pas le premier. Les structuralistes de l'école de Prague ayant développé une théorie de la réception (Yan Murkarovsky dans les années 1920 et Félix Vodicka dès 1941).

²² En référence à *l'horizon du vécu* de Husserl !

²³ Comme l'horizon de la ménagère de 50 ans pour profiler les émissions télévisuelles !

l'intérêt ? Et si ce n'est pas le cas, à quoi, à qui attribuer ce désintérêt ? Est-ce que c'est important pour moi ? Si cela ne l'est pas, *et j'en ai le droit*, il est préférable de faire un tour du côté de soi plutôt que du côté de l'autre, le texte, l'auteur. Je peux avoir ma place comme membre du GREX sans être dans l'obligation de participer aux recherches, d'y contribuer. Je peux avoir d'autres champs de curiosités. Mais si ça m'intrigue, alors j'ai à me donner les moyens, autant que faire se peut, en tenant compte des limites potentielles de mon environnement, de mon insertion dans le monde. Le dispositif de lecture interactive à deux par exemple, avec une personne en qui vous avez confiance est une possibilité pour lire quelque chose qui vous semble difficile. N'y voyez pas une injonction, mais un appel vers une aventure, une sollicitation à dépasser peut-être ou peut-être pas un sentiment. Dans la perspective de H-R Jauss, « *Lire une œuvre littéraire, c'est accepter de confronter sa manière de voir le monde avec celle d'un autre. Se rendre disponible pour une nouvelle perception des choses. Commencer à se projeter dans une expérience que l'on n'a pas encore soi-même vécue.* » (Riondet O. 2003, p. 86). Je paraphraserai en soulignant que lire un protocole, c'est accepter de commencer à se projeter dans une expérience que l'on n'a pas encore, peut-être pas ou peut-être, que l'on n'a pas soi-même vécue. Je pense d'ailleurs que c'est sans doute une dimension déterminante de la difficulté du lecteur, de la lectrice de protocoles. Pas la seule bien entendu.

De la responsabilité de l'écrivain ...

Revenons à la combinaison auteur/texte/ lecteur et au regard que porte Bourdieu sur les conditions économiques qui rendent possible l'acte de lecture ou d'écriture. « *Or, on ne peut lire ou écrire sans posséder une position privilégiée et particulière. On ne peut lire ou écrire sans temps libre. (...) Le temps libre, qui l'a ? Qui sont ceux qui ont le temps d'écrire ? Qui a le temps de lire ? Et surtout de lire des textes comme les romans, dont la nécessité pratique n'est pas évidente ?* » (Riondet O. 2003, p. 84) Même si j'estime que Bourdieu a trop tendance à regarder toute activité par le prisme du pouvoir, à penser les relations en termes de domination, je trouve important de rappeler cette nécessité du temps à disposition et le fait que nous ne sommes pas égaux face à cette donnée, notamment en ce qui concerne l'écriture.

Ecrire.

L'écriture, encore plus que la lecture, traîne avec elle un lourd héritage qui modélise le rapport que vous entretenez et à la lecture, et à l'écriture et conditionne en conséquence votre patience et votre bienveillance. Ecrire, c'est toujours convoquer l'expérience scolaire qui, pour de nombreuses personnes, n'a pas été un vécu radieux. Ce qui reste, le plus souvent, et c'est la formatrice, l'accompagnatrice qui parle, ce qui reste, c'est le sentiment de ne pas être capable d'aligner deux phrases, la difficulté à formuler sa pensée, la dépense d'énergie pour y arriver et le sentiment que le résultat n'est jamais à la hauteur de ce qui était espéré. Ecrire est donc pour de nombreuses personnes, et notre communauté n'échappe pas à cette règle, une activité difficile, exigeante, une activité qui engage l'écrivain à assumer un discours. *Ecrire, c'est prendre un risque, écrire, c'est s'exposer.* Et vous conviendrez que cet acte de courage, d'inconscience peut-être aussi, *il s'agit de le protéger.* Oui, je revendique une bienveillance extrême pour celle ou celui qui écrit, car l'écriture est objet délicat et il faut bien peu de chose pour qu'elle se fasse muette.

D'abord, c'est important de redire que l'écriture n'est pas donnée d'emblée, que le contenu du propos, même si j'en ai une idée plus ou moins précise ou plus ou moins vague, c'est la même chose en réalité, je ne sais pas comment je vais l'écrire, comment je vais commencer, comment je vais continuer, même si j'écris plus régulièrement que d'autres. « *L'écriture, c'est l'inconnu Avant d'écrire, on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité. (...) Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine.*

Ecrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait – on ne le sait qu'après - avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse poser. Mais c'est la plus courante aussi. » (Duras M. 1993, p.52.53). Si je redis ce passage de Marguerite Duras, c'est aussi pour défaire un peu certaines croyances, comme la nécessité d'un plan pré établi, de savoir à l'avance tout de ce que l'écrivain va ou doit écrire. Je peux vouloir partager des idées, des interrogations sans que l'ensemble de mon discours soit constitué. En réalité, écrire autorise le développement de la pensée. C'est d'ailleurs une posture de mon accompagnement en écriture que d'autoriser l'autre à accepter d'écrire sans tout savoir d'avance, sans que tout soit organisé d'avance. Ça permet de commencer, ça sert de fil, ça favorise la mobilité de penser. C'est quand j'ai déjà écrit, quand il y a déjà du texte et que je relis, que m'apparaît ce qui constitue ma pensée, le développement de mes idées. Il y a aussi un lâcher prise dans l'écrire. Cette incertitude est sans doute pour beaucoup dans les peurs et les refus d'écrire, sans oublier tous les freins linguistiques et syntaxiques. Bref, un écrivain qui ose s'engager dans un texte mérite à tout le moins une certaine clémence.

Et dans la présentation d'un protocole de recherche ? Là, pour l'écrivain plusieurs pièges et obstacles le guettent. D'abord *le travail de retranscription* qui demande une vigilance intense et un temps conséquent. Il permet déjà de prendre la mesure de ce qui s'est réellement déroulé pendant le temps de l'entretien de recherche. L'écoute, dans un premier temps est un révélateur de certaines saillances qui apparaissent : souvent, il y a de la jubilation, nous avons le sentiment de toucher à quelque chose d'intéressant ; d'autres fois, il nous semble que c'est confus, qu'il n'y a rien de nouveau, que nous ne comprenons rien à ce qui s'est déroulé. Les données sont là, devant nous, mais elles ne nous offrent pas d'emblée des réponses. Elles ne parlent pas d'elles-mêmes. Et c'est à un travail minutieux qu'il s'agit de s'atteler, pour ordonnancer les informations obtenues (retranscription complète, reconstitution du déroulement, constats qu'il y a des blancs, des trous, parfois, souvent). Malgré ces remarques, *il y a du matériau !* Et une des grandes questions, c'est comment les observer, comment les comprendre ? Que nous apportent-ils comme éclairages ? Il s'agit de choisir une option pour travailler les données et commencer pas à pas, réplique après réplique ou relance après relance, de rendre visible ce qui est en creux dans le verbatim recueilli. Ainsi, il n'est jamais question d'une obligation de proposer dans un article le protocole de recherche dans son intégralité (Il peut être consulté sur le site), mais de sélectionner les moments significatifs pour étayer nos 'trouvailles', en articulation avec l'orientation choisie.

Un exemple : En 2013, nous avons décidé de nous centrer sur ce que l'introduction d'un dissocié dans un entretien provoque comme effets dans la dynamique de questionnement de B.²⁴ Nous avons tenté de partager avec vous quels étaient nos premiers 'résultats' à ce propos. Je dis bien 'tenté', car rien n'est jamais gagné d'avance. Ce qui s'écrit, s'écrit à partir de notre compréhension de chercheurs à ce moment-là, de notre familiarité avec le corpus, de ce qui nous paraît important de proposer à votre connaissance à ce sujet (la centration sur B). Nous avons choisi de vous introduire à *notre travail de recherche* en vous proposant trois parties : d'abord, *un résumé du déroulé*, (nous espérions que cela vous permettrait de mieux vous repérer dans le fil du vécu de l'entretien) ; *le travail à trois voix*, 'la tresse des regards croisés', (la restitution des points de vue des protagonistes lors du déroulement), un déroulement que nous découpons en mouvements temporels, en distinguant les points de vue avec des extraits du protocole ; et *notre premier bilan* sous forme de constats et de questions. Ok, ok, si vous avez repris le n°103, il y a encore autre chose dans cet article : vous trouvez aussi un '*Extrait sur une analyse inférentielle des relances d'installation*' ! Etant donné un de nos grands intérêts de mettre en évidence des consignes d'installation de dissociés ! ! Mais vous n'étiez pas dans l'obligation de le lire (les droits imprescriptibles du lecteur)... Effectivement, nous vous proposons un intermède qui

²⁴ Snoeckx M, Maurel M, Obela B, (2013) *Conduire un entretien avec un dissocié, une dynamique nouvelle pour B*, Expliciter 97, 12-47

pouvait éclairer certains d'entre vous : « *Pour souffler un peu dans le suivi et l'analyse de cet entretien, nous allons vous proposer un petit entracte studieux et présenter notre analyse inférentielle des relances d'installation qui correspond mieux ici à ce que nous cherchons à faire : avoir un regard objectivant sur l'activité de B dans es deux relances d'installation de ce protocole. Accrochez vos ceintures !* » (Snoeckx M, Maurel M, Obela B, 2013, p.25).

Ce qui me paraît intéressant de souligner, c'est que ceux et celles qui écrivent ont toujours des intentions qu'ils s'efforcent de mettre en œuvre. Ils s'évertuent à prendre en compte le lecteur dans leur adressage. Ce n'est pas pour autant que, dans le cas des articles de recherche avec présentation de recueil de données et extraits de protocoles, ils y réussissent ... pour les lecteurs et les lectrices... dont vous avez compris qu'ils sont dans une telle multi diversité que le pari d'une lecture fluide de tous et toutes est un pari quasi impossible. À moins d'une curiosité puissante des lecteurs et des lectrices qu'ils acceptent de se coltiner au texte. Peut-être l'essentiel pour les écrivains, c'est qu'ils soient suffisamment satisfaits de leur *texte* (suffisamment, comme la mère suffisamment bonne de Winnicott)...

En effet, dans la trilogie auteur/texte/lecteur, je n'ai pas encore abordé de front la question du texte. Si le lecteur est virtuellement multiple, l'écrivain attaché à formuler ce qui lui vient en étant au plus proche de ses intentions, que dire du *Texte* ? Qu'est-ce que le Texte ? Pour Ricoeur (1986)²⁵, l'écriture fonctionne en mettant l'événement à l'abri de la destruction et de l'oubli et rend le texte autonome à l'égard des intentions de son auteur. La distanciation est constitutive du phénomène du texte comme écriture. Qu'est-ce ça m'apprend ? Quelque chose d'important et qui fait écho à la mise en mots du vécu en explicitation : ce que j'ai écrit en dit toujours plus que ce que je crois avoir dit ou que je pense savoir. Le texte me déborde. Non seulement il me déborde, mais il s'offre à moi comme à un autre lecteur. Il me permet de mieux comprendre, de mieux me comprendre dans les limites de la mise en mots, dans les limites du langage. Le texte en tant qu'instance autonome autorise des lectures plurielles et, en tant qu'écrivain, ma responsabilité est d'être au plus près de ce que je souhaite écrire et partager. Quelque part, le texte, c'est un réfléchissement. En même temps, le texte m'échappe, il vit sa vie de texte et c'est au cours des débats, dans les retours des lecteurs, des lectrices que va se déployer la question de son interprétation, la question de la polysémie. « *Un livre peut rester clos, ça ne fait rien. Il est. Quand même. Il dit tout ce que celui qui l'a écrit a vécu du monde. Les instants, tous les instants, sont différents. Et toutes les différences sont écrites dans les livres. Et toutes les vies sont imparfaites. Elle est devant la bibliothèque.* » (Benameur J. 2004, p.118)²⁶. Même si les articles protocoles ne sont pas lus, ça ne fait rien. Ils sont. Eux aussi, ils disent le vécu d'un monde, du monde du B, du monde du A. Eux aussi ils sont imparfaits.

... et de la souffrance du lecteur de protocoles...

Et pourtant, les lecteurs et les lectrices de protocoles de recherche redisent que c'est difficile, compliqué, qu'ils ne savent pas par quel bout commencer. Que peut-être s'il y avait un mode d'emploi, voire des normes d'écriture de protocoles de recherche... Chaque article de recherche a *son mode d'emploi*, parce que chaque orientation choisie est tributaire du vécu du trio à St Eble, du recueil de données qui en a surgi. Et tous les vécus, et toutes les données ne peuvent être restitués nécessairement de la même façon. Même si, dans le n°102²⁷, nous étions restées sur la piste de la pratique d'un entretien avec dissociés, même s'il y avait aussi un plan pour s'y retrouver, même si nous avions gardé la tresse des regards croisés, l'accès au contenu est semblé t il resté délicat. Et si

²⁵ Ricoeur P. (1986), *Du texte à l'action- essai d'herméneutique II*, Paris, Seuil

²⁶ Benameur J. (2004), *Les Mains Libres*, Paris, Denoël

²⁷ Maurel M., Snoeckx M., Cazemajou A., *Analyse d'entretiens avec dissociés, Sauint Eble 2013, L'espace du rêve*, Expliciter 102, 1-33

vous examinez la structure de cet article, il y a une contextualisation qui s'intitule 'Présentation du travail de St Eble 2013'. Cela paraissait important de repréciser dans quel cadre s'est effectuée cette expérience. Serait-ce une donnée à retenir pour faciliter l'entrée dans un article de recherche avec protocole, mais est-ce suffisant? Sans doute. Peut-être. Pourquoi pas. « *Tous nos mots étant polysémiques à quelque degré, l'univocité ou la plurivocité de notre discours n'est pas l'œuvre des mots, mais des contextes. Dans le cas du discours univoque, c'est à dire du discours qui ne tolère qu'une signification, c'est la tâche du contexte d'occulter la richesse sémantique des mots, de la réduire, en établissant ce que M. Greimas appelle une isotopie, c'est à dire un plan de référence, une thématique, une topique identique pour tous les mots de la phrase (par exemple si je développe un 'thème' géométrique, le terme volume sera interprété comme un corps dans l'espace ; si le 'thème' est de bibliothèque, le mot volume sera interprété comme désignant un livre).* (Ricoeur, 1969)²⁸. Peut-être cette constatation suggère qu'il est important pour les lecteurs, de se préparer pour s'engager dans un texte de ce type, qu'il y a à se défaire de certains habitus de lecture – tout vouloir lire, notamment – une gageure quand les articles de recherche culminent à une trentaine de pages environ ! Et pour vous préparer, ce que je vous propose, bien sûr, si vous en êtes d'accord, c'est de lire ces textes comme vous liriez une aventure, un voyage dans des contrées que vous ne connaissez pas, dont vous n'avez même pas idée qu'elles puissent exister. Que vous vous laissiez imprégner par les mots, comme si c'étaient les mots d'un roman, que vous ne tentiez pas de vouloir tout de suite comprendre et comprendre tout, que vous vous laissiez *apprivoiser*. Je pense d'ailleurs, que d'article en article, il y a des lecteurs et des lectrices qui s'apprivoisent.

« *Elle a entre les mains ces pages sans couvertures. Ces mots-là ne se protègent pas. Et elle non plus. Ce sont les mots d'Hervé Lure. Ils se donnent simplement, viennent à elle. Ce sont des notes de travail. Parfois un détail de sa vie.* » (Benameur, opus cité, p.140)

Les articles de recherche avec protocole sont des notes de travail, des réflexions, des analyses mais ce sont aussi des instants de vie. Ces mots-là qui disent ce que A, B et C ont vécu, leur aventure, laissez-les venir à vous. Ceux et celles qui écrivent ont accepté de donner à voir ces vécus, un monde intérieur, ce qui peut parfois paraître étrange. L'expérience de l'autre est toujours plus ou moins inconnue, voire étrangère. Peut-être si les lecteurs et les lectrices qui n'en ont pas encore fait l'expérience, acceptaient de s'enregistrer quand ils questionnent ou sont questionnés, de transcrire juste deux ou trois pages de ce moment pour avoir un aperçu de ce que ce travail en amont ouvre comme perspectives, se donnent une intention d'observation de ces pages, peut-être qu'ils feraient encore un pas de plus dans l'apprivoisement. Si c'est possible pour eux. De même, puis-je suggérer une lecture à régime relativement lent, une lecture faite de relectures tranquilles permettant de s'installer dans le texte, comme de sauter certains passages pour y revenir ensuite éventuellement. Ou encore, si ça vous entraîne, si vous préférez les interactions, choisissez-vous un ou deux interlocuteurs et partagez vos impressions, vos questions²⁹.

Aller vers le texte comme à une rencontre. « *La lecture n'est donc pas seulement réception des textes, mais action sur eux : si passive qu'elle soit, elle en construit le sens, les juge et les juge. Une lecture de curiosité, de découverte – une lecture active – équivaut à un travail parallèle à celui de l'écriture et tout aussi important.* »³⁰

²⁸ Ricoeur P. (1969), *le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris, Seuil.

²⁹ Comme guide, reprenez Expliciter n°103, *Lire en formation de base à l'explicitation*, 47-51.

³⁰ Aron P., Saint-Jacques D., Viala A., (2002), *Le dictionnaire du littéraire*. Paris, PUF.

Vers une éthique de la réception

Ainsi écrivains et lecteurs seraient attelés, s'ils le souhaitent, à un travail parallèle, le travail du texte, le travail avec le texte. Pour tous les deux, il y a engagement, consentement : *engagement à s'exposer* pour celui, celle qui écrit, *engagement à entrer dans ce discours* pour celui ou celle qui lit. Consentement à perdurer dans l'écriture du texte, consentement à demeurer dans la lecture, même si le contenu ne nous est pas familier, voire qu'il nous déstabilise, qu'il nous paraît incompréhensible. Consentement à continuer. Même si c'est un *travail parallèle*, ce n'est pas pour autant *un travail comparable dans son investissement*.

Dans ma vie, j'ai appris à lire et à écrire à des jeunes enfants. J'ai accompagné des jeunes et des moins jeunes qui avaient perdu tout désir de lire et/ou écrire, voire même qui s'estimaient *exclus* de l'écriture. Je sais ce que ça appelle comme patience et comme confiance en l'autre et en soi que *d'accepter d'écrire*. Je sais combien quand l'écriture se restaure ou se constitue, il suffit de peu de choses (un regard qui se détourne, un soupir) pour que l'écriture s'arrête, pour que des blessures remontent à la surface et pour que le geste d'écrire meure. J'ai donc développé une bienveillance incommensurable pour ceux qui acceptent et osent écrire. D'autant plus que dans un travail de recherche, il y a toujours un goût d'inachevé, une impatience à partager, même ce qui est encore instable et encore susceptible d'approfondissements et de modélisations. Le travail de recherche est chronophage. Pour rappel, retranscription, multiples lectures pour dégager des thèmes, analyse minutieuse pour en extraire avec le plus de clarté possible des constats et les porter à la connaissance des lecteurs... dans une mise en mots et un découpage structurel dont les auteurs espèrent qu'ils faciliteront la compréhension. Écrire, c'est toujours un travail conséquent, un engagement, peut-être ou peut-être pas, une espérance de reconnaissance, à tout le moins une contribution aux savoirs en devenir. Et comme il est quelquefois difficile de prendre distance par rapport à son texte, il est toujours possible de l'envoyer à des membres du GREX, d'accord d'effectuer une relecture, de poser un regard bienveillant et constructif, de proposer un questionnement pour permettre l'avancement de la formulation. Ne vous privez pas de ces accompagnements.

Publier dans *Expliciter*, c'est aussi partager et attendre un retour de la part des membres du groupe, de la part des lecteurs. Un texte publié dans *Expliciter* qui reste entouré de silences ou de remarques négatives sur sa lisibilité, ou qui ne provoque pas de questionnements, d'échanges, c'est *un risque* que prend l'écrivain. Un risque pas simple à assumer. Encore un argument pour prendre soin de l'accueil des textes. S'il y a souffrance du lecteur de protocole, il peut y avoir aussi souffrance de l'écrivain qui peut s'éprouver incompris, malmené ou ignoré ou encore fragilisé. Là aussi, la prise de risque peut être mieux assumée par celui et celle qui écrit *lorsqu'ils consentent à l'espace de la rencontre*. L'autre n'est pas toujours à la place espérée. Il n'a pas toujours le temps pour s'immerger dans les mots. Le lecteur peut se percevoir ou se découvrir ignorant et ne pas oser poser des questions. Entrer en questionnement pour les lecteurs, c'est aussi s'exposer dans le cadre d'une communauté. L'accueil du texte va de pair avec l'accueil du lecteur. En tant qu'auteur, j'ai à moduler mes attentes et sans doute à mieux présenter mes demandes. En tant que lecteur, j'ai à accepter de ne pas savoir, quelquefois de ne pas comprendre et à exprimer mes interrogations, mon point de vue. Une éthique de la réception se noue *dans la prise de risques de la rencontre publique* et *dans le consentement du lecteur et de l'écrivain dans la prise de parole* : une bienveillance qui offre l'espace d'un débat animé et serein ; la liberté de ne pas participer pour les lecteurs, de demander des précisions, même *anodines* ; la possibilité d'effectuer un retour à l'auteur dans l'immédiateté du débat, mais aussi dans un écrit personnel ultérieur ... Du côté de l'écrivain, le courage d'oser la fragilité et d'accepter la pluralité des lectures, même celles que je n'aurais pas envisagées. Le sens est toujours à construire. La responsabilité de chacun à engager dans la prise en compte de l'autre, mon semblable, mon différent.

« Certes, quand nous nous regardons dans un miroir nous croyons découvrir notre propre visage. Mais la droite et la gauche sont inversées. Nous sommes nous-mêmes et nous ne sommes pas nous-mêmes. Le miroir est le lieu de coexistence de la symétrie et de l'asymétrie, du même et de l'autre, du semblable et du différent. Un être humain, rencontré sur la route de ma vie, me tend, par son être, un miroir que je perçois tout d'abord comme le lieu de tous les dangers. (...) Mais si j'écoute bien, j'entends une musique étrangement familière comme si l'autre était, en fait, moi-même. Ce miracle de la fusion des horizons (pour reprendre une belle expression de Gadamer) ne se produit pas tous les jours. Il est le fruit de la surprenance – le si joli mot des auteurs de ce livre. Je me laisse surprendre par un moi-même oublié, enfoui dans la mémoire de l'humanité, par les multiples niveaux de Réalité que j'ignore totalement. (...) C'est par le travail du tiers qu'ils se révèlent. La surprise...c'est le surgissement du 'tiers'. » (Tétreault et Malherbe, 2011)³¹ Et si le tiers, c'était le texte ?

Bibliographie

- Alin C. (2010), La Geste Formation, Gestes professionnels et Analyse des pratiques, Paris, L'Harmattan.
 ARON, Paul, SAINT -JACQUES, Denis, VIALA, Alain (2002), Le dictionnaire du littéraire. Paris, PUF.
 Benameur J. (2004), Les Mains Libres, Paris, Denoël.
 Dufays J-L, (2007) Le pluriel des réceptions effectives, Débats théoriques et enjeux didactiques, Recherches n°46, Littérature, 2001,7-1.
 Maurel M., Snoeckx M., Cazemajou A., Analyse d'entretiens avec dissociés, Saint Eble 2013, L'espace du rêve, Expliciter 102, 1-33
 Pennac D. (1995), Comme un roman, les droits imprescriptibles du lecteur, Paris, Gallimard,
 Ricoeur P. (1969), le conflit des interprétations, essais d'herméneutique, Paris, Seuil
 Ricoeur P. (1986), Du texte à l'action- essai d'herméneutique II, Paris, Seuil
 Riondet O. (2003), L'auteur, le livre et le lecteur dans les travaux de Pierre Bourdieu
 Snoeckx M., (2001) Des récits et des hommes in Expliciter n° 38, 16-22
 Snoeckx M, Maurel M, Obela B, (2013) Conduire un entretien avec un dissocié, une dynamique nouvelle pour B, Expliciter 97, 12-47
 Snoeckx M., (2014) Lire en formation de base à l'explicitation ? Expliciter n° 103, 47-51

Références électroniques

http://www.recherches.lautre.net/iso_album/071-090dufays.pdf

<http://bbf.enssib.fr/consulter/15-riondet.pdf>

Isabelle Kalinowski, « Hans-robert Jauss et l'esthétique de la réception », Revue germanique internationale (en ligne) 1997, mis en ligne le 11 janvier 2011, consulté le 1er janvier 2015. URL : <http://rgi.revues.org/649>

³¹ Tétreault et Malherbe, *La Chouette Ironique Introduction insolite à la philosophie*, Sheerbrooke, GGC Editions